

OCCIDENT

LE BI-MENSUEL FRANCO-ESPAGNOL

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 20, rue de la Paix, PARIS (2^e)

Abonnement : 4 fr. 50 par trimestre.

Tél. : OPÉra 43.23

Dans ce numéro

TERUEL RECONQUISE. — LES CINQ PHASES DE LA BATAILLE. — UN MODÈLE DE BATAILLE PAR LE GÉNÉRAL MILLAN ASTRAY. — 17.000 prisonniers.

Après une visite, par H. Joubert. — Espagne et Provence par L. de Gérin-Ricard. — Déclarations du ministre Serrano Suner.

TABLEAU OFFICIEL DES TIMBRES-POSTE DE L'ESPAGNE NATIONALE. — L'Église assassinée, par M. Retuerto. — Les hôpitaux de L'Espagne Nationale.

Fuente Ovejuna pillée par les rouges. — Les Goya que Paris ne voit pas, par A. Camdessus.

TERUEL RECONQUISE



Teruel. — Le généralissime Franco et le général Davila commentant la marche victorieuse des troupes.

cessoires topographiques : la Sierra de Albaracin, la Sierra Palomera, les Monts Universales, etc., constituent un champ de bataille idéal face à l'armée de la République. » « Champ de bataille idéal !... Aux opérations idéales s'opposent celles de la réalité. Et la réalité, ici, c'est tout le contraire de ce que s'imaginaient les rouges. Qu'ils tirent donc la morale qui convient à cette histoire !

Parmi les effets produits, dans le domaine général et dans celui de la politique, par la récupération de Teruel, il en est un qu'il convient de souligner. Dans quelle situation l'Etat, le soi-disant Etat républicain a-t-il laissé Teruel ? Car ne perdons pas de vue que cette ville est la seule capitale de province dont les rouges aient réussi à s'emparer depuis le début de la guerre. Ils l'ont prise... pour la perdre. Mais, tant qu'ils la possédaient, ils étaient obligés de profiter de cette magnifique occasion, que leur offrait le hasard de la guerre pour démontrer, expérimentalement, la capacité et l'efficacité de cette organisation étatique dont ils sont si fiers. On ne leur demandait pas, étant donné la proximité du front, de faire de Teruel, quelque chose qui pût rivaliser avec nos magnifiques réussites dans ce sens. Il suffisait qu'ils nous fissent la preuve que leur Etat pouvait, dans cette circonstance, se montrer à la hauteur de n'importe quel régime. Il est notoire que les villes et les campagnes, délivrées par les armes de Franco sitôt que nos couleurs flottent sur elles, voient leurs services publics réorganisés : toutes les communications sont rétablies, on réinstalle les divers organismes administratifs, on reconstruit l'hygiène, l'assistance sociale et tout ce qui pourvoit aux multiples nécessités des malades, des invalides et des gens réduits à la misère... Les rouges avaient, à Teruel, une belle occasion d'en faire autant, ou de faire quelque chose d'analogue, tout au moins de l'essayer. Mais c'est un secret de Polichinelle que la fameuse « République Espagnole » manque absolument d'un Etat qui puisse se risquer dans une entreprise de cette envergure. Si l'ordre normal ne règne plus dans la zone que les rouges ont encore en leur pouvoir, ils pourraient difficilement l'improviser dans une ville qu'ils n'ont que provisoirement. Mais ce qui en valait la peine, c'était de tenter un effort surhumain pour la propagande, d'employer pour cela tous les artifices. Tout ce qu'ils allaient faire, ou simuler de faire, dans ce secteur réduit d'humanité qu'était Teruel, devait leur servir d'argument pour prouver aux gens de bonne composition qu'ils savent manier les mécanismes propres aux Etats bien organisés. A les en croire, ils essayèrent quelque chose : en envoyant ou en disant qu'ils envoyaient des équipes sanitaires et de bienfaisance, des maîtres d'école, des fonctionnaires et des magistrats, des employés des Finances, des Postes et Télégraphes, des ingénieurs, des architectes et des agents de police... L'Etat républicain-marxiste s'apprêtait à faire de Teruel une ville douée de tous ces attributs. Et, en effet...

par la griffe des rouges, semblent présider, comme un symbole vivant de l'Espagne éternelle — qui revit en se surpassant par de constants exploits — l'ensemble dantesque de dévastation,

de misère, de cruauté et de stupidité qui, par tout, marque la route de l'indigne République espagnole : qui ne peut réussir en rien, même dans la catastrophe.

Lorsque, en janvier dernier, Teruel tomba au pouvoir des rouges, cet événement donna lieu à des conclusions tellement exagérées de leur part qu'elles nous permettraient de mesurer la valeur de notre triomphe ultérieur, si nous avions besoin de l'estimer autrement que par ses propres dimensions. Mais les rouges, tout à fait déshabitués du succès, s'étaient tellement vantés de celui-là ! Ils avaient mis tant d'acharnement à s'emparer de cette proie : plus confiants d'ailleurs pour l'obtenir dans la trahison d'autrui que dans leur propre force.

Rappelons, en effet, les vantardises de décembre et de janvier dernier.

« Le haut commandement considère qu'il possède le degré de capacité nécessaire pour effectuer l'occupation de Teruel, qui constitue une nécessité impérieuse, afin de donner toute consistance à l'ancien front sous son aspect définitif et d'améliorer les conditions du renforcement des bases d'opérations. »

C'est ainsi que parlait, en décembre, la Union Radio de Madrid. Et voici ce que disait la Flota Republicana :

« L'heure est venue, combattants, l'heure de l'offensive qui va pulvériser les lignes ennemies. »

Citons aussi la note dithyrambique d'Indalecio Prieto lui-même :

« L'occupation de Teruel nous donne une ville pour la République, un nœud de communications qui abrège les distances et facilite les manœuvres, elle donne à l'armée une augmentation de capacité offensive et une réaction de son moral. »

Et le ministre de la Défense nationale :

« Les journées décisives s'approchent. » On croyait tout gagné et Miaja, sans se douter de ce qui l'attendait, s'écriait :

« La chute de Teruel est importante en ceci qu'elle prouve que la République possède une armée puissante. »

Mais la grande vérité de Teruel, cette vérité que les rouges croyaient avoir attrapée par surprise, voici comment l'histoire l'énoncera :

Ils commençaient — de leur propre aveu — à gagner la guerre, parce qu'ils occupaient Teruel. Donc, s'ils l'ont reperdue, c'est qu'ils en sont revenus au point de leur défaite antérieure. Ils croyaient posséder « une des meilleures armées d'Europe » ? Eh bien ! qu'ils se hâtent d'en refaire une autre, s'ils en ont les moyens, parce que celle qu'ils avaient fabriquée auparavant ne leur a servi de rien. Ils avaient en Indalecio Prieto un ministre de la Défense nationale à la hauteur des circonstances, « notre Clemenceau », comme disait Castrovido ? Ils s'aperçoivent que non, et que tout s'est effondré dans un désastre intégral.

Il est clair que les rouges, pour gagner la partie dont ils se promettaient tant d'avantages, avaient choisi (l'avaient-ils assez rabâché !) le lieu et le moment. Ils avaient tout le bénéfice de l'initiative. Malheur à Franco et à son armée !

D'un ton doctoral, irréfutable, ils disaient et répétaient des choses du genre de celle-ci, qu'on peut lire dans le numéro de janvier du Boletín deenal del Estado mayor republicano : « Franco doit savoir, et il le sait certainement, qu'un général qui n'impose pas ses conceptions stratégiques à l'adversaire a perdu la moitié de la campagne. Que se passera-t-il au moment où paraîtront ces lignes ? La bataille du Bas Aragon peut finir d'un seul coup, ou bien traîner indéfiniment à cause de la ténacité des rebelles. Avec son climat froid, sa nature montagneuse et stérile, ses caractéristiques spéciales comme nœud de communications et comme porte du littoral du Levant, la région de Teruel et ses ac-

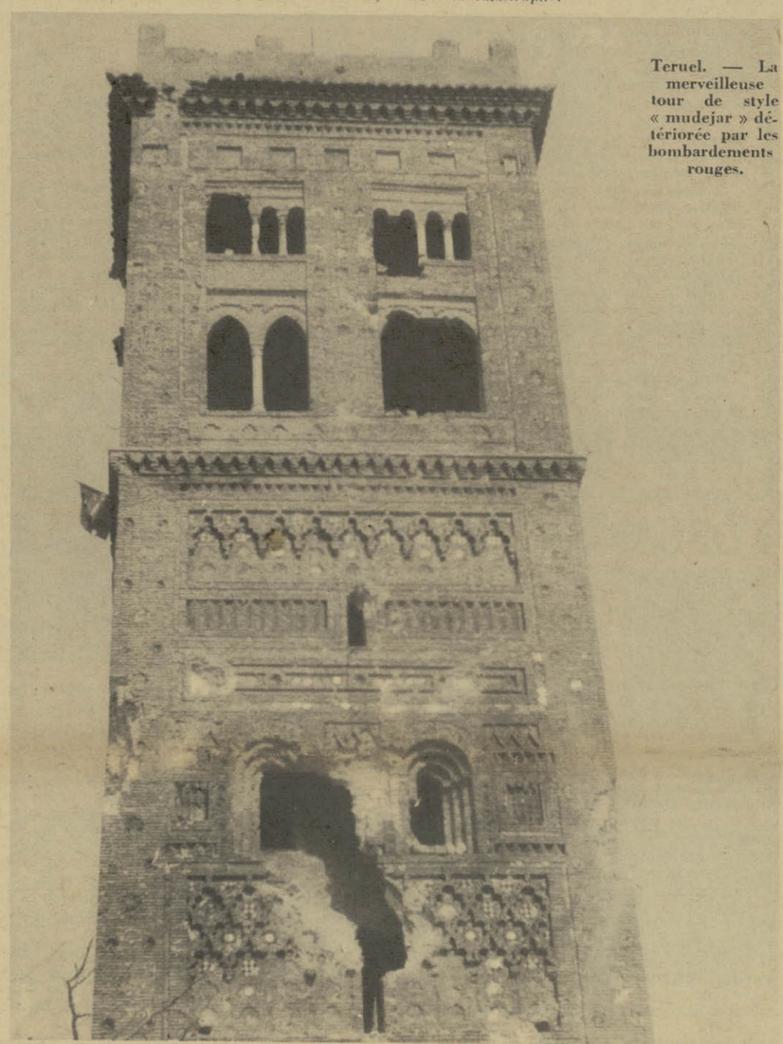


Teruel est restée pendant quarante-trois jours sous le pavillon rouge, hissé par « El Campesino », le maître de la ville, et par ses complices. Eh bien ! cette cité qui, jusqu'au moment de la trahison de janvier, avait conservé, dans la mesure du possible son rythme vital ordinaire, à ce qu'on voyait dans les bureaux, les ateliers, les boutiques, n'est plus aujourd'hui qu'un énorme tas de décombres. Et qu'on n'oublie pas que notre artillerie, ni notre aviation n'ont pas tiré un seul coup sur la ville des « Amants » pendant tout le temps que dura ce séquestre. Toute cette destruction est uniquement l'œuvre des barbares de l'intérieur, lesquels n'ont d'ailleurs jamais procédé autrement. Nous sommes tellement habitués aux ruines que la horde laisse après sa fuite que les explosions et les incendies de Teruel ne nous choqueraient pas outre mesure : si elles étaient comme d'habitude, l'accompagnement de l'évacuation à laquelle elle fut contrainte. Mais il faut que le lecteur sache que le cas de Teruel est complètement différent de celui des villes et des localités basques, asturiennes, etc. Nous ne parlons pas de la dernière heure, celle où le vaincu, sentant son impuissance, est réduit au désespoir. Nous parlons de la vie normale dans cette malheureuse cité qu'il a gouvernée à sa manière, à son horrible manière, se prévalant certain de ne jamais la perdre. Qu'ont fait les rouges de la ville qu'ils avaient en leur pouvoir ? Comment nous la rendent-ils ? Ils ont réalisé à la lettre la métaphore des « villes mortes », que seules ont pu réussir les grandes hécatombes de l'antiquité. Plutôt que morte, à proprement parler, Teruel est une ville assassinée. Totalement incapable d'administrer ou de conserver quoi que ce soit, la tyrannie rouge l'a tuée, dans ses maisons, dans ses habitants. Elle n'a de force que pour dévaster avec une volupté malsaine, et systématiquement.

Quatre-vingt-dix-huit pour cent des édifices qui composaient la ville ont été détruits. Ce détail suffit à suggérer les autres. Les chroniqueurs de la guerre sont d'accord pour attester la dévastation totale, la ruine complète, la saleté bestiale, la répugnante férocité, l'abandon horrible d'une population qui ne connut indubitablement ni autorité, ni loi, ni ordre d'aucune espèce. La possession de Teruel, bien loin de servir aux rouges pour la mériter, pour l'assurer avec une certaine honnêteté et une certaine efficacité (aux points de vue moral, politique et administratif), ne leur a donné qu'une envie : la dévaliser à fond, dans une poussée de convoitise et de rage, la piller pour se remplir les poches. Bref, détruire pour se venger de leur impuissance militaire.

Pas un coin de la ville qui ait échappé à ce dépouillement brutal... » « Tous les immeubles ont été saccagés ; ils ont emporté tout ce qui avait quelque valeur, et ce qui n'en avait pas, ils l'ont démolé de façon que personne n'en profite... » « ...Les massacres, les assassinats et les vols ont atteint, sous la domination marxiste, un niveau commun... »

Les murailles en ruines du séminaire, se dressant encore dans un geste héroïque, et la tour de Saint-Martin, blessée dans sa grâce mudéjar



Teruel. — La merveilleuse tour de style « mudéjar » détériorée par les bombardements rouges.

Infatigable

William P. Carney a publié, dans *The New York Times* magazine, une interview du généralissime Franco. Le chef de l'Etat espagnol y rappelle clairement, comme à son habitude, et avec toute la ferveur de son patriotisme, les raisons de la cause nationale. Nous en extrayons ce paragraphe symbolique :

« Cet homme, dont les armées ont conquis déjà les deux tiers de l'Espagne, se rend fréquemment sur le front de bataille, quand il y a des opérations importantes en train. Mais pendant les moments d'accalmie des opérations militaires, il a passé des jours entiers sans sortir de ses appartements. Parfois, la lumière reste allumée jusqu'à trois heures du matin, heure de son repos. Mais il reprend son travail à neuf heures, jamais plus tard.

La plus grande partie de ce temps, il la passe à consulter les cartes militaires, avec de nombreux appareils téléphoniques autour de lui. Il suit minutieusement les opérations de ses troupes. Il sait exactement où sont placées ses batteries, et se fait informer presque instantanément des plus légères rectifications de ses lignes. Ses cartes portent des annotations au crayon telles que celle-ci : « Cette batterie est dans une mauvaise position ; ne peut être maintenue là. Placez-la derrière cette colline, à 600 mètres à droite. »

Il interrompt ce travail pour parler avec son état-major et pour résoudre une quantité énorme d'affaires civiles. Il doit signer des décrets, préparer des discours, accorder des interviews, téléphoner à Burgos, capitale de son gouvernement civil. Il demande beaucoup à son énergie, mais il ne fait montre d'aucune fatigue physique. »



Le généralissime Franco travaille inlassablement.

APRÈS UNE VISITE



Pour la France, il n'y a qu'un intérêt et un seul : être l'amie d'une Espagne pacifiée et forte, ou du moins s'en assurer la loyale neutralité.

Une seule Espagne est susceptible de répondre à ces conditions, parce que, seule, elle peut réaliser l'unité nationale : celle de Franco.

On peut faire durer la guerre en multipliant les approvisionnements, les secours en hommes et en matériel destinés à l'armée rouge... Celle-ci est incapable de vaincre en définitive, parce que cette victoire signifierait l'anéantissement d'un peuple entier, et que l'Espagne nationale tire d'elle-même des ressources suffisantes pour combattre des années — ce qui n'est pas le cas pour l'autre parti. On annonce la victoire rouge, non parce que l'on y croit, mais pour impressionner peuples et chancelleries, en vue d'obtenir un arrêt au point mort.

Franco l'emportera. L'avenir de la France elle-même — si cette guerre ne mettait pas en cause les plus hautes valeurs de notre civilisation — exige que nous nous rapprochions de lui. Il est encore temps, demain il sera trop tard.

Pour sauver ce qui peut survivre de nos marchés en Espagne et des grands intérêts que nous y possédons, pour permettre certains approvisionnements dont la carence serait grave pour notre armée et pour le pays, il suffirait, et c'est indispensable, d'avoir auprès de Franco le minimum de représentation que l'Angleterre a déjà jugé nécessaire d'instituer.

Mais l'ombre de Moscou paralyse les bonnes volontés. Il est impossible, paraît-il, d'entrer en relations avec un dictateur. Nous savons que Staline n'en est pas un.

J'espère que cette impossibilité disparaîtra devant la conscience que le sort de la France est une question qui dépasse celui des partis qui la déchirent. On s'apercevra alors qu'il faut aller plus loin, que le gouvernement de Franco doit être reconnu comme le gouvernement national et légal de l'Espagne, avec toutes les prérogatives qui en découlent, telles que le droit de belligérance, hypocritement refusé par les uns pour des raisons de politique intérieure, par les autres pour des intérêts commerciaux en regard desquels la destruction de milliers de vies humaines ne compte pas.

L'Espagne doit être réorganisée. Cette réorganisation exige la victoire définitive et totale d'un parti. Ce parti ne peut être celui qui représente la nation espagnole. C'est avec lui que la France doit s'entendre d'urgence si elle veut s'assurer contre de graves complications futures. C'est, en même temps, se ranger du côté de la justice et du droit dans le présent, du côté de la paix pour l'avenir.

Quelle que soit la confusion que l'on essaie d'établir, il n'y a en Espagne que deux forces, deux doctrines en conflit : les Soviets et Franco, la Russie et l'Espagne.

Après le déchirement actuel, l'ordre et la paix ne pourront s'établir que par un régime d'autorité, qui ne sera pas, je l'espère, totalitaire, mais forcément pour un temps dictatorial.

Ceux qui ont séjourné dans l'Espagne nationale savent que l'expérience de l'ordre y est faite dans le travail, la paix intérieure, le respect de la liberté et de la dignité humaines. Quels que soient les progrès récents accomplis de l'autre côté, aucun de ceux qui y vivent n'a pu rapporter un pareil témoignage.

Si dans les deux camps on cherche à faire une révolution indispensable, d'un côté on s'efforce de la baser sur la mise en valeur de toutes les forces endormies ou dévoyées de l'Espagne, sur l'apaisement des haines de classe, sur le dévouement, la collaboration, l'entraide ; de l'autre, on recherche l'anéantissement de ces valeurs, pour les remplacer par un matérialisme sans issue, on recherche l'écrasement des autres classes par ce triomphe du prolétariat, dont l'exemple de la Russie montre ce qu'il signifie pour le bonheur de l'humanité.

Après les horreurs commises, après tous les témoignages réunis de la misère et de la terreur qui règnent encore dans la zone rouge, après ce que j'ai vu de l'Espagne blanche et de son magnifique effort social, on ne s'étonnera pas que mes préférences aillent, pour les Espagnols, à un régime basé sur des principes de solidarité et de charité chrétiennes, plutôt qu'à un ordre fondé sur la haine et sur les méthodes d'épuration de Staline.

Mais je suis d'abord Français, et c'est comme tel que je souhaite aujourd'hui de voir la France se rapprocher d'un peuple, ou de cette grande majorité d'un peuple, auquel nous appartenons tant d'affinités, tant de souvenirs, tant d'éléments communs de culture et de foi.

Dans la partie qui se joue au delà des Pyrénées, ce n'est pas seulement le sort de l'Espagne, c'est celui de la France et de dix-neuf siècles de civilisation chrétienne qui est en jeu.

H. JOUBERT.

L'ORGANISATION DE L'ÉTAT ESPAGNOL

Le ministre de l'Intérieur, Mr. Serrano Suñer, spécialiste en fait de problèmes de Droit public, contemporain, unit à la rigueur de la doctrine juridique une longue expérience de la vie administrative espagnole. Son opinion sur l'organisation de l'Etat espagnol a été exposée lors de la prise de possession de sa charge ministérielle.

« Nous exigeons du fonctionnaire dans l'exercice de ses fonctions non seulement le correct accomplissement de son devoir strict ; nous attendons de lui une attitude de fermeté, de générosité, un don maximum, une attitude de missionnaire.

« J'espère que tous les fonctionnaires à mes ordres, et que tous ceux de l'administration de l'Etat en général, pénétrés de ce sens de missionnaires, comprendront que l'Etat n'est pas une entité étrangère à eux et que ses problèmes ne leur sont pas indifférents.

« Nous sommes tous ces auteurs et nous en ressentons un orgueil immense.

« J'ai soutenu pour ma part, voici déjà longtemps, et ce n'est point une recherche d'originalité de ma part, qu'en Espagne il existait à peine un Etat, au cours de la décadence du XIX^e siècle, puis du XX^e. Pas trace d'Etat, ni en 34, ni en 68, ni en 76, ni en 1931.

« Et ce qui est pire, c'est qu'on ne voyait même pas la possibilité d'en constituer un.

« Le pouvoir exécutif qui, tout au plus, aurait eu la possibilité matérielle de constituer ces règles d'établissement de l'Etat, manquait évidemment de possibilités réelles pour y parvenir.

« Le pouvoir législatif qui, lui, jouissait de ces dernières, manquait, par contre, des

possibilités d'ordre doctrinal et, toujours, des possibilités d'ordre matériel.

« Comme il n'existait pas d'Etat, comme la décadence continuait, n'importe quel intérêt partiel, n'importe quel groupe ou classe sociale, tantôt en haut de l'échelle, tantôt en bas, n'importe quelle région, sous un prétexte de vieux procès, de revendication de souveraineté, se désintéressant des autres, de toute entreprise commune et de tout destin patriotique, s'improvisait Etat.

« Aussi, toute notre activité, toute notre attention, tous nos desirs seront dirigés vers l'Etat. Ce n'est pas une chose simpliste que de dire : Nous ne ferons pas de politique ; oui, nous ferons de la politique, au service de la guerre. Cela sera notre but principal à l'heure actuelle, et demain. Et nous ferons aussi une politique de structure de l'Etat, d'organisation politique de l'Espagne en Etat.

« Nous le ferons en déracinant cette mauvaise habitude de l'ancien régime, sous lequel tout le monde s'occupait d'une politique corrompue et mesquine, par petits groupes.

« L'unique politique que le gouvernement tolérera, l'unique politique qu'il permettra, sera une politique de cœur, épurée de passions, claire.

« C'est ainsi et seulement ainsi que nous gagnerons vite la guerre et que, derrière cet effort, nous conquerrons pour l'Espagne ce que nous voulons pour elle : sa sécurité, d'abord, et ensuite, sa puissance. »



Salamanque. — Le ministre de l'Agriculture et secrétaire général de la Phalange espagnole traditionaliste à sa sortie du local où se célébra l'assemblée des organisations de jeunesse du parti.

Organisations Juvéniles de Phalange Espagnole

La section féminine de Phalange espagnole traditionaliste a fixé, il y a quelques semaines à Ségovie, sa structure définitive, au cours d'un congrès. La contribution apportée par le secrétaire général, Raimundo Fernandez Cuesta, l'actuel ministre de l'Agriculture, a été décisive. Les organisations juvéniles ouvrent le chemin de l'intervention postérieure dans le mouvement politique national-socialiste de ces futurs militants. Entre six et quatorze ans, les jeunes phalangistes reçoivent une formation unitaire qui leur permettra ensuite d'entrer dans le Syndicat des Apprentis ou dans le Syndicat Espagnol Universitaire. Toutes les institutions juvéniles, masculines ou féminines, fusionnent. Leurs chefs formeront aussi une unité.

Le National-Syndicalisme a mis à profit ce qui existe à l'étranger dans ce genre, mais il a surtout atteint la réalisation de la tradition nationale espagnole. Un point original, entre autres, est l'éducation religieuse des membres de l'organisation juvénile. Elle se donnera dans toutes les paroisses, par les soins du curé. Un autre point nouveau est relatif à l'éducation physique. L'on crée des académies pour former les moniteurs, l'on organise des camps d'enfants afin d'arriver à l'éducation physique et pré-militaire de tous les enfants espagnols. L'organisation juvénile assurera la formation politique et culturelle du futur militant de P. E. E. Les relations entre les organisations juvéniles et le secours social sont également prévues. Ainsi que les dons, cotisations des particuliers, du département et de la contribution de l'Etat.

Chut !

LES GLANDS ET LEURS POSSIBILITES

Les rouges ont fait circuler la consigne qu'il fallait transformer les glands en denrée alimentaire. Ce mot d'ordre a eu un plein succès et les glands sont devenus, dans l'approvisionnement de la zone rouge, un des articles les plus employés.

C'est ce que nous pouvons lire dans le numéro de Cronica de Madrid, du 16 janvier :

« Les glands ont constitué la découverte la plus sensationnelle de la saison. On peut les utiliser intégralement et leurs applications sont multiples. Montrons-le : l'écorce peut être employée comme combustible ; la petite peau remplace parfaitement le tabac et le gland proprement dit peut être mangé cru, sauté ou bouilli ; bien grillé, il sert aussi à fabriquer un excellent café, très indiqué pour offrir aux amis, surtout à ceux pour qui nous n'avons pas une affection particulière. »

Voilà donc une denrée qui est à la fois combustible, aliment, succédané du café et matière que l'on peut fumer. L'humble gland acquiert une place dans la hiérarchie alimentaire que l'on n'aurait jamais soupçonnée. Il constitue presque l'emblème de la Révolution.

LE CHOMAGE DANS L'INDUSTRIE METALLURGIQUE

Voici, d'après Las Noticias de Barcelone, du 22 janvier, les décisions prises à ce sujet au dernier congrès de l'U. G. T.

« Sur la question du chômage, le Congrès décide :

« De faire passer les ouvriers en chômage aux industries manquant de bras, spécialement les industries de la guerre et les industries agricoles.

« D'intensifier les travaux de fortifications, les industries de guerre et toutes celles qui sont indispensables, jusqu'à ce qu'on ait fait disparaître totalement le chômage.

« De mettre immédiatement en marche les ateliers métallurgiques qui sont actuellement fermés. »

Il y a donc, en pleine guerre, du chômage dans l'industrie métallurgique. Voilà quelle est l'organisation de l'arrière rouge.

LA VERITE OFFICIELLE

M. H. E. Knoblauch, correspondant de la American Press dans la zone rouge, a consacré un chapitre de son livre, Correspondant en Spain, à la censure rouge et à la « vérité » des nouvelles officielles.

Un correspondant étranger, camarade de Knoblauch, s'est amusé à totaliser les avances, pertes et captures annoncées officiellement par les rouges pendant les huit premiers mois de la guerre.

Voici les résultats :

Kilomètres carrés conquis : 1 million 1/2 (trois fois la superficie de l'Espagne).

Pertes des armées nationales (morts et blessés) : 2 millions 1/2.

Prisonniers : 350.000.

Avions abattus : 56.779.

Canons capturés : 415.000.

Mitrailleuses capturées : 775.000.

Pour la prise de certaines villes, les chiffres sont également intéressants. Officiellement, les rouges ont pris Avila et Cordoue. En outre :

Huesca fut prise : 26 fois.

Tolède : 9 fois.

Oviedo : 22 fois.

Voilà la « vérité » rouge.

ESPAGNE et PROVENCE

L'utilisation du grand port provençal, Marseille, par des trafiquants d'armes françaises et espagnoles, l'appui que ceux-ci ont trouvé dans certains milieux politiques, et dans des bandes marseillaises à l'affût d'affaires honteuses, pourraient faire penser que la capitale phocéenne forme des vœux unanimes pour le sauvetage du Frente Popular.

Ce serait exagérer considérablement l'importance de noyaux étrangers indésirables qui ont cru, parfois, pouvoir faire la loi dans la grande ville cosmopolite. Non, le Marseillais demeure fidèle à ses traditions et à ses attaches provençales, n'accepte point le rôle que voudraient lui faire jouer des malfaiteurs publics. Il ne reconnaît pas davantage pour ses représentants tels politiciens liés corps et âme aux courtiers du marxisme, et il réclame que l'on fasse de la vraie France un autre portrait.

En ce qui concerne les sentiments de Marseille pour l'Espagne, les apparences sont à l'antipode de la réalité.

Si, dans toute la France, en effet, ce qui pense droit et juge sans mobiles inavouables, considère la croisade du général Franco comme une entreprise devant rallier les concours et les vœux de tous les cœurs bien nés, ces sentiments sont ressentis en Provence avec une singulière acuité.

Il faudrait remonter à Charles-Quint pour trouver la Provence défendant sa liberté contre les « Impériaux ». Mais, depuis, il n'y eut que signes d'alliances tracés sur les destins de ces deux peuples : le provençal et l'espagnol.

La Provence n'a pas attendu le mot de Louis XIV et sa politique de paix qui aplanaissait les Pyrénées comme elle apaisait des querelles séculaires. Une dynastie commune, le sceptre d'Aragon unissant Provençaux et Espagnols, une similitude de mœurs, d'art et de culture, depuis les troubadours espagnols et provençaux, avaient dressé les arches d'une de ces amitiés indissolubles, qui se basent sur le monde de sentiments et d'intérêts le plus naturel et le plus fort.

Les meilleurs esprits l'ont toujours si bien vu qu'en plein XIX^e siècle, alors que l'exécration politique des rationalistes jetait la confusion partout et s'essayait à renverser les savants édifices du passé, le grand Frédéric Mistral célébrait la fraternité intellectuelle de la Provence et de la Méditerranée espagnole.

Mais il y a plus que le souvenir de « cours d'amour » et de troubadours. La Provence ne serait point digne de son riche passé si elle oubliait la place, le rôle, la mission de l'Espagne, de toute l'Espagne, dans la grande collectivité latine, dans la civilisation d'Occident, dont cette province française porte les pures marques. Notamment, ainsi que l'a montré M. Louis Bertrand, sans l'Espagne catholique et ses luttes héroïques contre les envahisseurs du sud, ç'en eût été fait de toute la civilisation de Rome et d'Athènes.

Mais cette Espagne, qui sauva cet ense-

ble de traditions latines aussi nécessaires à tout homme cultivé que l'air qu'il respire, ce n'est pas celle qui nous montra pendant quatre ans le faux visage où se décelait la barbarie asiatique. Ce n'est point l'Espagne du Frente popular ou l'Espagne soviétisée, c'est celle du général Franco, la vraie Espagne. Et c'est pourquoi, dans la Provence de Pétrarque et de Mistral, dans la Provence grecque et latine, on suit avec enthousiasme, les phases de la glorieuse campagne des vrais Espagnols.

Il n'y a pas de fatalité historique. Le grand Fastel de Coulanges l'a enseigné. Les événements sont ce que quelques hommes les font, quelques hommes marqués par les dieux. La « reconquête » a sauvé autrefois de la barbarie le monde civilisé, les trésors accumulés depuis l'antiquité. C'est le même héritage qui est aujourd'hui menacé. Et c'est le général Franco qui assume la mission de le sauver.

Dans quel degré de décadence seraient tombés les « peuples bruns » s'ils ne sentaient tout ce que l'action entreprise par les nationaux espagnols a de décisif pour l'avenir de la civilisation ? En un temps où la veulerie est partout, en ce pays-ci qui se renie et s'abandonne, il peut être amer de chercher à l'étranger quelque raison d'espérer. Il faut bien s'y résoudre pour l'instant. Le seul réflexe, sauveur contre la barbarie menaçant l'Europe, et jusqu'aux éléments les plus subtils de l'esprit européen, s'est dessiné en Espagne. Il est bon, tout de même, de penser que la lâcheté devant le mal n'a pu encore submerger le monde civilisé. Et que ce sentiment de joie, de réconfort, soit plus vif chez le peuple d'une province qui se sent plus proche que tous autres des héros de cette nouvelle croisade, voilà qui est naturel. Un passé historique souvent commun, une amitié séculaire, une similitude de caractères et de mœurs, sans être exagérément tainien, il faut faire la part des conditions géographiques et climatiques, du « milieu » : voilà un ensemble de choses qui suffirait à faire communier les Provençaux avec les Espagnols, les véritables Espagnols.

Mais il y a surtout répétons-le, une conscience précise de la civilisation commune, également menacée, là-bas descendue, ici encore abandonnée aux barbares... Les Provençaux n'ont qu'à lever les yeux sur les purs horizons qui s'offrent à leurs regards, sur leurs monuments grecs et romains pour prendre une idée du patrimoine à sauver. Puisse cette vision et le spectacle de la bienfaisante action de leurs frères espagnols faire méditer les fils de la Provence.

A l'écllosion « du siècle d'or » de l'Espagne, les luttes, longues et âpres, de la « reconquête », ont été nécessaires ; quand, grâce au général Franco, un nouveau siècle d'or naîtra en Espagne, la Provence pourra-t-elle tenir la place que lui assigne son passé dans cette nouvelle renaissance latine ? On le souhaite. On veut même l'espérer.

L. DE GERIN-RICARD.



Camion rouge passant de France du matériel de guerre, à l'Espagne marxiste. Photo prise dans un village français de la frontière.

LA GUERRE D'ESPAGNE AU PARLEMENT FRANÇAIS

Le trafic d'armes en faveur des rouges d'Espagne est évoqué à la tribune par MM. Gaston Gérard et Frédéric Dupont.

LA SEANCE DU MATIN 26 FEVRIER

Au début, dès 9 h. 30, deux importantes interventions, celles de MM. Gaston Gérard et Frédéric Dupont se produisent.

Nous ne pouvons que les résumer :

Le premier, M. Gaston Gérard, avec netteté et force, évoque les inconvénients de notre absence à Rome et à Burgos. Allons-nous persister dans notre erreur, malgré Londres ?

Allons-nous surtout continuer à favoriser Barcelone, malgré tous les pactes de non-intervention ?

« Le gouvernement doit dire : nous ne laissons ravitailler en armes et en munitions aucun des deux partis, nous ne fournissons ou ne laissons fournir aucun matériel de guerre. Ceux qui affirment le contraire mentent, nous les mettons au défi de faire la preuve de leurs affirmations. »

Le langage, je demande au gouvernement s'il est en état de le tenir. Certains journaux français ne se sont pas privés de donner des précisions dont je voudrais l'entendre démontrer la fausseté. Ne pas poursuivre leurs auteurs, c'est laisser croire que l'on ne peut pas le faire, alors que l'on a à sa disposition la loi pour la répression des fausses nouvelles, que l'on redoute une révélation, que l'on a des fonctionnaires trop zélés à couvrir, qu'il faut ménager tel parti qui n'use pas de sa liberté pour voter contre le gouvernement.

Sans craindre alors d'ameuter contre lui tout le groupe social-communiste, M. Gaston Gérard cite abondamment les révélations apportées dans l'Action française :

« Vous ne me direz pas que l'Action française est un journal confidentiel. Pourquoi ne démentez-vous pas ? Pourquoi, si ce qu'il dit est faux, ne poursuivez-vous pas l'auteur des articles ? Pourquoi n'acceptez-vous pas qu'une commission parlementaire d'enquête puisse aller voir sur place si c'est vrai ou faux ? »

L'interpellateur cite aussi notre confrère le Jour. Puis il entreprend de démontrer qu'il y a en Espagne nationale de considérables intérêts français à sauvegarder.

« Je répète que la politique de la présence n'est pas celle de l'acceptation. Ne rejetons pas les trois quarts de l'Espagne du côté des nations qui n'aiment pas la France. Londres a compris ; il faut savoir entendre l'avertissement de Berchtesgaden. Les flottes qui se rencontrent en Méditerranée doivent être des flottes amies. C'est l'intérêt de la métropole et de l'Afrique française, ainsi notre garde sur le Rhin ne se compliquera pas d'une garde sur les Alpes et les Pyrénées. »

Après lui, M. Frédéric Dupont intervient dans le même sens. L'amitié espagnole est nécessaire pour la sécurité française, elle est nécessaire à notre commerce et à notre industrie de paix.

La leçon de l'Espagne : dernier avertissement

« ILS NE POUVAIENT PAS PAYER LES AVIONS ET LES TANKS AUTREMENT QUE PAR LES TÊTES DES REVOLUTIONNAIRES... »

Comment et pourquoi le parti « communiste » espagnol, insignifiant par son nombre et le niveau de sa direction, s'est-il trouvé capable de concentrer dans ses mains tous les leviers du pouvoir, malgré la présence d'organisations socialistes et anarchistes incomparablement plus puissantes ? L'explication commune, disant que les stalinistes ont tout simplement troqué le pouvoir pour des armes soviétiques, est trop superficielle. Pour prix des armes, Moscou a reçu l'or espagnol. Selon les lois du marché capitaliste, c'est suffisant. Comment donc Staline a-t-il réussi à recevoir aussi dans ce marché, le pouvoir ? A cela on répond d'ordinaire : élevant son autorité aux yeux des masses militaires par des fournitures militaires, le gouvernement soviétique a posé comme condition à sa « collaboration », des mesures décisives contre les révolutionnaires et a ainsi écarté de sa route, les adversaires dangereux. Tout cela est absolument indiscutable ; mais ce n'est qu'un des côtés de la question, et d'ailleurs le moins important. Malgré l'« autorité » créée par les fournitures soviétiques, le parti communiste espagnol est resté une petite minorité et de la part des ouvriers a rencontré une haine toujours croissante.

C'est seulement de ce point de vue plus large que devient claire pour nous la patience d'ange dont on fait preuve envers les représentants du Guépéou, les champions du droit et de la vérité tels qu'Azana, Négrin, Companys, Caballero, Garcia Oliver et d'autres. S'ils n'ont nullement eu le choix, comme ils l'affirment, ce n'est pas du tout parce qu'ils ne pouvaient pas payer les avions et les tanks autrement que par les têtes de révolutionnaires et les droits des ouvriers, mais parce qu'il leur était impossible de réaliser leur propre programme « purement démocratique », c'est-à-dire antisocialiste, par d'autres mesures que la terreur.

Léon TROTSKI
(« La Lutte finale », 20 janvier 1938.)

LES TIMBRES-POSTE DE L'ESPAGNE NATIONALE



Les deux timbres représentant l'Alcazar intact et l'Alcazar après son héroïque défense.



L'Espagne est actuellement divisée en deux zones. L'on sait suffisamment que la zone rouge vit sous le régime soviétique. Cependant sa propagande veut faire d'elle un pays libéral et démocratique ! La zone nationale vit et se fortifie

à Algésiras des troupes du Maroc, les ruines de l'Alcazar de Tolède, des vues des cités fidèles au glorieux mouvement libérateur telles celles de Burgos, Séville, Cordoue, Grenade. Ou bien apparaissent des figures historiques comme



Emission de la JUNTE DE LA DEFENSE NATIONALE

chaque jour davantage dans son idéal et son organisation chrétienne et occidentale. Chez elle, c'est la guerre de la culture contre la barbarie. Aussi dans chacun de ses gestes se détache l'idéal de continuité qui l'anime ; alors que,

celles du Cid, ou d'Isabelle la Catholique. L'un et l'autre de ces personnages symbolisent la patrie, la lutte contre l'invasion, et le génie traditionnel de la race espagnole. Pour célébrer le jubilé de Compostelle, une série spéciale re-



Série du PROTECTORAT espagnol du Maroc I.

malgré ses efforts pour le cacher, dans la zone rouge perce en tout le principe destructeur qui interprète sa barbarie.

présente l'apôtre Santiago et l'admirable cathédrale.

Dans leurs timbres-poste les marxistes exaltent les figures de révolutionnaires mille fois tachées du sang de leurs victimes assassinées. Ils ont célé-

D'autre part, des timbres récents représentent le protectorat espagnol au Maroc et le cap Juby.

Le 5 août 1937 eut lieu une émission de vignettes de 2 à 4 pesetas représen-



Série des timbres du CID et d'ISABELLE LA CATHOLIQUE.

bré par des vignettes le XX^e anniversaire de la révolution prolétarienne. Dans l'Espagne nationale, les sujets des timbres-poste sont au contraire, exclusivement espagnols. On y voit la défense de l'Alcazar, le débarquement

tant l'Alcazar de Tolède intact, en sésia ; et le patio de ce même Alcazar après sa destruction par les marxistes, en vert. Après le 30 juin 1938, ce qui restera de l'émission sera retiré du commerce et détruit.



Série complète des timbres du Maroc surchargés : CAP JUBY.



Le 21 juin 1937, un décret a fixé toutes les sortes de timbres ayant cours légal et obligatoire et a fait retirer tous ceux qui n'avaient pas été émis par le gou-

vernement légitime de l'Espagne. C'est-à-dire : née sainte de Compostelle ; ateliers de H. de Heraclio Fournier de Vitoria : (15 centimes, l'Apôtre Santiago, sésia) ; (30 centimes, la Cathédrale de Santiago,



Série du Protectorat du Maroc II.

vernement légitime de l'Espagne. C'est-à-dire :

1° Les timbres des ateliers de Portabella à Saragosse (1 centime, le dessin représentant le chiffre de son prix, de couleur émeraude) ; (2 centimes, idem, marron) ; (5 centimes, la cathédrale de Burgos, sésia) ; (10 centimes, Université de Salamanque, vert clair) ; (25 centimes, la Giralda de Séville, rouge foncé) ; (30 centimes, Castillo de Navarra, rouge) ; (50 centimes, le patio des Lions à l'Alhambra, bleu foncé) ; (60 centimes, la Mosquée de Cordoue, vert clair) ; (1 peseta, Tolède, noir) ; (4 pesetas, un soldat élevant le drapeau national violet-rouge et or) ; (10 pesetas, débarquement à Algésiras, sésia).

rouge carmin) ; (1 peseta, le portail de la Gloire, bleu-orange) ; (émission circulant depuis le 31 décembre 1937).

Enfin, quelques timbres ont été surchargés (œuvres sociales).



Timbres express (dits D'URGENCE).

Emission commémorative de l'année sainte de Compostelle.

Courrier littéraire

LES FEMMES CACHEES sont les Marocaines. Sommes-nous bien nombreux à vouloir voir en elles autre chose que des poupées ornant une rue de Kasbah, ou des héroïnes du rabâché roman Orient-Occident ? La déformation touristique nous les campe comme autant de monuments humains conventionnels jalonnant le parcours de la fatale maroquinade, cette concurrence des anciennes espagnoles. Grâce à avoir soulevé le voile rituel qui cachait des traits que nous, hommes d'Europe, nous ne devions jamais apercevoir. Davantage pour servir de libération des masses à la fois gris et encore, de l'asservissement séculaire de la femme orientale, le visage de leur âme que, parfois, leurs compagnons autorisés ne soupçonnaient nullement. Disons-le tout de go : l'intervention de ces âmes mograbinnes éclaire l'étude de la psychologie occidentale dans le profit même de leurs seigneurs et maîtres des obscurités que le modernisme mal compris risquait de transformer en nids de bovarysme. Car si ce mot paraît excessif, observons que ces Marocaines manquent de savoir dans le tourbillon contemporain, des invasions d'idées étrangères, quelque motif d'aigreur pour leur existence retirée, et que c'est là le danger de demain pour les nations à protectorat, dont le souci de libération des peuples à tout prix risque de déséquilibrer des peuples à la fois épris de « progrès » et attachés à leurs traditions. De sorte que Les Femmes cachées (Flammation), non seulement nous apportent le document humain que pouvait nous fournir une romancière en contact constant avec un vaste public comme celui du Journal de la Femme, Mme Raymonde Machard a tenu à nous introduire dans tous les harem : depuis celui où agonise d'enfant la veuve d'un sultan, jusqu'à celui — quasi-gynécée — de l'homme moyen. Il est plaisant d'entendre une femme très féminine nous opposer à la liberté la parure — raison du labeur de tant d'hommes désirant à travers le monde en faire hommage à une compagne. Quel terme moyen y a-t-il donc entre cette absence de liberté de la Musulmane et... la licence à quoi a abouti la liberté de certaines occidentales ? Mme Raymonde Machard nous oblige, en ce livre forcément unilatéral à conclure que la condition de la Musulmane marocaine repose sur la résignation et l'ignorance. L'absence de rôle joué par la femme dans la cellule sociale marocaine, amènera bien des lecteurs à réfléchir sur le danger d'une modernisation improvisée des pays musulmans. La situation d'isolement, où se trouve l'homme du Maroc que sa femme n'accompagne

pas dans une vie intellectuelle ou spirituelle, doit nous représenter que l'homme à sa disposition infiniment de temps, et que, par conséquent, il réfléchit sur nos institutions. Un Lytauey l'aurait bien compris, sans négliger le besoin d'idéal des hommes, sans négliger de songer à l'amélioration du sort des femmes, c'est-à-dire l'hygiène de leur berceau et de leur maison. Nous, nous penserons du livre de Mme Raymonde Machard, si intéressant, et si utile pour un peuple d'empire colonial, que tout n'est peut-être pas à rejeter de cette soumission de l'épouse orientale à son mari, et qu'il faut la guider sans y renoncer. Une compréhension plus grande du Maroc résulte de ce livre. La sagesse des gouvernements qui, comme celui de l'Espagne nationale, suit ne pas désaccoutumer les Maures de leurs traditions, prouve que le statut de la femme est à la base de la connaissance psychologique de l'Islam et de la paix profitable au Maroc.

UN CRITIQUE DE LA POESIE LIBRE : le professeur L.-P. Thomas, dans le Courrier des Poètes, dont Paris vient de fêter son directeur Pierre-Louis Flouquet. Trouver quelque chose de neuf, et de définitif à dire sur la rime, sans un jargon de philosopho-critique, comme nous en avons entendu aux conférences de l'Exposition 1937, nous vaut cette considération : la rime compense la faiblesse rythmique du français. Mais, souvent, la plus riche rime consistante, par sa répétition de son, une monotonie qui détruit la musique qu'elle prétend soutenir. Quant à l'assonance, « homophonie de la rime, mais » à l'exclusion des consonnes voisines », le professeur L.-P. Thomas nous montre comment l'espagnol, par sa puissance raciale, en a fait un enrichissement poétique. D'où la laisse assonancée, « base de la structure des épopées ». Le professeur L.-P. Thomas a dépassé de beaucoup la tentative de connaissance de la poésie moderne de son confrère Grammont ; il nous en donnera la charte.

TYPOGRAPHIE DU LIEU. — Henri de Lescoët (Ed. Iles de Lérins), traduit sous ce titre heureux et comme par des signes lisibles, la phrase d'un paysage. Texte de poésie sincère surtout. Un poème ; crépuscule de l'arbre est composé en sons OU et U, comme on ne sait quelle graphie sourde et grasse. Un autre s'enroule comme une liane autour du motif principal. Plus d'aisance, peut-être, que dans ses autres recueils signale ce poète méditerranéen, si latin et par là si humain dans sa sincérité.

Adolphe de FALGAIROLLE.

Les amis et les défenseurs du rapprochement franco-espagnol s'abonnent à OCCIDENT

Chèque postal : Paris 2.201-81.

L'ABONNEMENT par (Paris, départements et colonies françaises)	Trimestre 4.50	6 mois 9.00	1 an 18.00
Etranger :	Pays accordant une réduction de 50 % sur les tarifs postaux	6.75	13.50 27.00
	Autres pays	9.00	18.00 36.00

L'Église assassinée

L'évêque de Teruel chez les barbares

On veut exploiter un grand personnage



Lorsque, à l'occasion de la chute de Teruel, Mgr l'évêque de ce diocèse fut fait prisonnier, les rouges célébrèrent cet événement comme un triomphe, dont ils se disposèrent à faire, immédiatement, double usage. D'un côté, la prise de Fray Anselmo Polanco Fonseca (ainsi se nommait l'illustre prélat) représentait pour eux une victime à offrir aux pires passions de la horde au cas où, faute d'une meilleure proie, il conviendrait de la rassasier de cette manière. Mais, d'autre part, résolu à spéculer sur tout, ils pensèrent aussi qu'il serait peut-être utile de conserver la vie à l'évêque de Teruel, et même de bien le traiter. Si la politique intérieure basée, comme celle de la République, sur la satisfaction des masses, a de criminelles exigences, la propagande à l'étranger vise, indubitablement, des effets contraires. Toujours ce double jeu, si souvent dénoncé.

Fausse consignes officielles

Les textes sont révélateurs. Dans une autre occasion, nous avons comparé les déclarations officielles au sujet des croyances religieuses, de l'Église et de ses prêtres, avec la réalité, brutalement opposée, de la persécution et du crime. Giral lui-même — cet exemple nous suffira — qui avait présidé, impassible sinon satisfait, comme chef du gouvernement, aux massacres des premiers temps de la révolution rouge, n'éprouva aucun embarras, quelques mois plus tard, à déclarer ceci, que nous citons d'après la version de l'Œuvre du 30 août 1937 : « Nous nous proposons, non seulement d'accorder le droit d'exercer le culte, mais encore de le protéger... La première des règles de la République est la tolérance. C'était, comme on le voit, une époque d'une hypocrisie renforcée. Presque simultanément, Irujo déclarait à un correspondant du Journal des Débats : « Les croyants sont maintenant certains et convaincus que l'on respecte ici les opinions religieuses. »

Des neiges d'antan?... Mais non, l'imposture des Rouges continue de se déchaîner, selon sa logique et sa loi. Maintenant, c'est aux dépens de l'évêque de Teruel. Le gouvernement de Barcelone a commencé par déclarer, par la bouche d'Indalecio Prieto, toujours prêt à l'imposture libérale, que le monde entier verrait « la façon généreuse et humaine dont la République traite ses ennemis ». A cette consigne, diffusée par la presse rouge, était bien obligée d'obéir



Béjar (Salamanque). — L'ermitage de Sainte-Anne. Incendié par les hordes rouges, aux premiers jours du mouvement.



La Macarena. — Incendiée par les hordes rouges le 18 juillet 1936. La nef centrale en fut complètement détruite.



De vieilles poutres flambent. Les grands murs, désemparés, s'effondrent avec fracas, soulevant dans leur chute des nuages épais de fumée d'une couleur rougeâtre. De nombreux meubles, des objets étranges, des tableaux anciens, des images vénustes sculptées il y a plusieurs siècles, si vénérés toujours, se consument rapidement. Parmi les décombres encore vivants de ce qui fut le chœur, s'échappent de temps à autre quelques notes plaintives du vieil orgue, maintes fois séculaire, des sons qui ont dû rester cachés sans doute jusqu'au tout dernier moment.

L'Église n'est plus ; elle git par terre vilement assassinée. Ses sursauts enfamés montent suppliants vers la nuit, pour s'éteindre ensuite humblement, sans aucune violence.

Les gaillards du village courent et sautent en criant autour de l'immense foyer. Ils ne sont pas des humbles ; ils menacent avec leurs poings, tout en hurlant les plus terribles imprécations. Ils sont laids ; leurs visages, rougis par les flammes du brasier gigantesque, sont comme des fenêtres où viennent se pencher ces bêtes féroces qui nous guettent jour et nuit au plus profond de nos instincts.

Il y a des femmes aussi dans la ronde effrénée. Elles sont toutes très laides ; leurs visages ne reflètent nulle douceur de caractère, nulle bonté de sentiments, mais de la dureté, de la froideur. Des visages sans cœur et sans âme qui contrastent trop, peut-être, avec la riche exubérance de leurs corps.

— A bas la religion ! Au poteau les curés ! hurlent, frémissantes, les voyous.

— Des maris non, des enfants oui ! crient les femmes de toute leur force.

Les fruits des nouvelles propagandes sont tout à fait mûrs. Il n'y a plus de Dieu haut, il n'y a plus de famille ici-bas. Nous pouvons détruire, par conséquent, tout ce qui a été bâti avant nous, car nous n'avons plus besoin de nous élever au-dessus de personne. Si nous sommes des bêtes féroces... restons-le sans remède. A quoi bon devenir des hommes ? Soyons durs et primaires ; voici la consigne « internationale ».

— Avec ce feu-là, on pouvait bien rôti quelque chose ! vocifèrent les gars.

De la viande rôtie, de la viande rôtie ! crient les femmes avec cruauté.

— Allons les chercher, allons ! crient tous de toute leur force.

Par les ruelles étroites, sinuuses, du village, les hommes et les femmes courent comme des fous. Un feu où l'on ne peut rien brûler ne sert pas à grand-chose. Une église incendiée ne nous offre un beau spectacle que si l'on fait parler les flammes voraces aux plaintes de douleur arrachées à quelque victime solennellement recherchée.

— Pedrico, Pedrico, celui de la mère Isidora !

— Cirriaco, celui du père Santero.

Rodolfo, le fils de don Fernando, le senorito !

— Allons-y, allons-y !

A travers les ruelles du petit village, presque perdu dans les montagnes, la folle des hommes se déverse en avalanche irrésistible.

En un rien de temps, la semence maudite qui a été récemment jetée vient de donner ses fruits. La haine, la destruction et le crime, les trois fleaux du vingtième siècle, galopent à perdre haleine au milieu des horreurs de la pire des guerres : la guerre civile.

— Où sont-ils, où sont-ils ?

La ronde infernale se reforme de nouveau. Les hommes ne sont plus des hommes. Des milliers d'années de sagesse et d'amour s'effacent brusquement sous le poids des plus terribles blasphèmes. Trois garçons, des adolescents presque, sont là maintenant parmi ceux qui chantent. Ils sont ligotés, leurs visages sont couverts de sang, leurs costumes sont déchirés. La lutte a dû être violente... comme elles le sont toujours, ces luttes entre enfants de la même mère, qui ont vécu dans un même paysage, qui se sont nourris des fruits de la même terre.

La guerre d'un peuple contre un autre peuple est loin d'être si cruelle ; les soldats des deux armées ennemies s'approchent les uns des autres, poussés par la plus vive sympathie, dès que la moindre trêve, de paix ou de repos, fait se taire les armes. On croirait qu'une lumière resplendissante montait très haut des champs de bataille... à moins qu'elle ne descendit des cieux pour nous dire : « Aimez-vous les uns les autres, aimez-vous toujours, n'écoutez point ceux qui vous parlent de haine, de lutte des classes, de guerres destructives, aimez-vous, aimez-vous toujours ! »

Lorsque des frères se font la guerre, celle-ci ne finit jamais. La divine lumière d'espérance rarement peut pénétrer dans leurs cœurs. Des frères qui se font la guerre sont maudits. Ils sont comme des aveugles, comme des sourds qui ne veulent ou ne peuvent pas être guéris.

— De la viande rôtie, de la viande rôtie, et de la bonne ! hurlent les voyous.

Le feu est joliment prêt ! chantent avec une incroyable férocité les femmes du village.

Les vieilles poutres, les tableaux anciens, les images vénustes jadis vénérées n'en finissent pas de crépiter, dévorées par cet animal monstrueux, apocalyptique, qui détruit tout ; le feu.

La vieille église ne gardera plus dans son giron, l'écho des innombrables prières qui furent élevées pendant des siècles vers le Dieu d'amour, vers le Dieu de miséricorde. Ses fils, les hommes et les femmes du village, ne le sont plus ; ils sont devenus des fauves.

— Vive la révolution ! Vivent les soviets ! hurlent sans arrêt ces énergumènes qui viennent d'assassiner leur propre mère.

— A bas les fascistes, au feu, au feu ! crient comme des hystériques ces femmes qui maudissent d'être mères.

Les trois prisonniers, des fleurs encore innocentes brutalement arrachées du jardin de la vie, sont jetés à l'immense foyer. Les hommes et les femmes, tels des fous dans leur plus horrible crise, courent et chantent, bondissent et hurlent autour des flammes, faisant écho avec leurs cris aux souffrances indicibles des jeunes garçons brûlés... qui sont poussés avec de longues piques dans le brasier énorme. Et ce sont des spasmes d'une douleur déchirante... et une forte odeur de chair humaine sacrifiée.

La ronde infernale ne cesse pas de toute la nuit. Des hommes qui ne sont plus des hommes, des femmes qui sont devenues des monstres, semblent être sortis d'un atroce cauchemar entrevu par un Goya en délire.

Marcel RETUERTO.



Quintuelles (Asturies). — Eglise paroissiale entièrement détruite par les Marxistes.

L'« Instruction générale » du 8 janvier, adressée à l'« armée d'opérations sur le front de Teruel » par Vicente Rojo, le bien nommé, et où l'on lit ceci : « Le commandement cite avec satisfaction la conduite exemplaire des combattants de l'armée populaire, qui a su oublier l'excitation de la guerre et accueillir tant civils que militaires évacués, et prisonniers de force ou de gré, avec le respect que mérite leur qualité de vaincus et l'affection que l'on doit à leur qualité d'Espagnols. » A toute personne, je ne dis pas témoin des horreurs incontestables qui fu-

son arrivée à la gare de Rubielos de Mora ». Vraiment, il y a de quoi s'étonner... Un évêque au pouvoir de la horde, et pourtant sain et sauf, c'est un phénomène qui mérite d'être colporté partout. Mais cet effet, publicitaire, que cherchait le gouvernement de Barcelone, se retourne bien entendu contre ceux-là mêmes qui ont assassiné onze prélats, 16.000 prêtres et une légion de pieux fidèles. Faisant allusion à certain chef-d'œuvre du théâtre italien, nous pouvons dire que nous assistons au jeu hypocrite de *La Maschera e il volto*. Mais le masque ne leur sert à rien : d'abord parce que l'illustre prélat de Teruel, aussitôt que cela lui fut possible, a fait courageusement les déclarations qui convenaient à la fermeté de son caractère, comme nous allons le voir bientôt. Et, ensuite, parce que la horde, en jetant son masque, a montré son authentique visage criminel, avec ce geste de menace et de haine homicide dont les représen-



Front de Teruel. — Eglise de Camanas transformée en garage par les Rouges.

tants des masses rouges n'avaient plus de raison de s'abstenir. Que personne ne s'y trompe.

A visage découvert

Avant que Fray Anselmo Polanco fût appréhendé, *La Humanitat* de Barcelone, dans son numéro du 25 décembre, flairait la bonne prise qu'elle se promettait. En ces termes : « Teruel, comme nos lecteurs le savent, possède un évêque. Sitôt que nous avons appris le siège de cette ville, nous nous sommes demandés : « Et Sa Grandeur ? Se serait-elle échappée ? Cela nous a préoccupé tous ces jours-ci. Enfin, un des chroniqueurs qui s'est transporté à Teruel nous a rendu compte de la chose. Sa Grandeur, monseigneur l'Evêque de Teruel fait partie de l'ensemble des forces vives comprises dans le gouvernement civil. » Le gibier ainsi désigné, il n'y avait plus qu'à exciter la meute. De quoi se chargea, par exemple, le poste d'émission *Flota Republicana*, dont les ondes du premier de l'an transmettent cette très claire incitation à l'assassinat : « Avec le soulèvement, les souricières qui existaient en Espagne ont été pulvérisées. Une d'elles était située à Teruel. Cette place tombée entre nos mains, les souris se trouvent enfermées dans leur propre souricière et, avec elles, la plus grosse : l'évêque de Teruel. Cet évêque de Teruel était un des représentants les plus authentiques de l'Inquisition, et il va promptement subir sur sa personne la vengeance que méritent tous ceux de son espèce. »

A un pareil degré, l'excitation au crime comprend toutes les nuances, y compris celle du plus bas intérêt politique. On voit le genre, dans ce passage de *El Dia Grafico*, du 9 janvier : « Le prélat fut transporté du couvent de Sainte-Claire à une prison, pour être jugé comme un des principaux responsables du trépas horrible des enfants qui furent découverts morts de faim dans les souterrains du séminaire. Il se trouvera peut-être des gens pour excuser la résistance criminelle des chefs militaires factieux par leur condition de combattants, mais pas un pour approuver l'attitude de cet évêque qui, en faisant cause commune avec l'armée de la trahison, démontre au monde entier que les hauts dignitaires de l'église catholique ont été complices de toutes les horreurs, de tous les assassinats et de toutes les cruautés commises par les factieux. Quand il sera jugé, la République formulera sa sentence. Il ne faut jamais convertir les criminels en martyrs, mais l'échange d'un



rent commises, mais seulement quelque peu informée et de n'imposer quelle opinion, un pharisaïsme de cette taille produira de la répulsion.

Egards observés vis-à-vis de Fray Anselmo Polanco

Après une campagne d'un an et demi, rien de plus aisé que de vérifier la valeur de ces cyniques prétentions des Rouges à des vertus dont ils manquent absolument. Pour ce qui concerne en particulier le cas de Fray Anselmo Polanco, il semble qu'on a eu avec lui toutes les attentions (employons ce mot), dont sont capables, à la rigueur, les républicaino-marxistes, et qui consistent, dans les rares occasions où ils en font preuve, à entretenir la faim des prisonniers, avec une prévoyance astucieuse, et à ne pas les tuer tout de suite. Contraint à faire la déclaration qui convenait à la supercherie de la propagande rouge, l'évêque a reconnu — d'après les textes perfidement exploités par la publicité de cette presse — que l'on a observé vis-à-vis de lui certains égards « depuis le séminaire de Teruel, jusqu'à

évêque vaut bien la vie de milliers de citoyens. » Et voici que *Flota Republicana* revient à la charge, pour redoubler d'injures et enflammer la plèbe républicaine : « Fonseca, évêque de Teruel, tu n'as pas de cœur, ou, si tu en as un, il doit être aussi noir que la chemise d'un fasciste ou d'un négrier. Tu n'es qu'un avorton du paradis fasciste que tu voulais fabriquer aux dépens de tant de malheureux, pour profiter d'eux. » Et *El Diluvio*, le 14, jette aussi sa pierre contre le pauvre vénérable Pasteur : « Ce Polanco, aujourd'hui prisonnier de la République... s'efforce maintenant de se faire passer pour un humble pasteur, et, comme il ne lui est pas permis de donner des bénédictions, il dit, en passant dans les rangs des défenseurs de l'Espagne loyaliste : « Salut, mes enfants ! » En recevant un salut aussi intolérable sans y répondre immédiatement et vertement, les soldats rouges ont battu le record de la discipline, et aussi de la patience. Qu'on se rappelle le jour où ce Prélat a été appelé à répondre de sa conduite devant les juges de la République espagnole... A la scandaleuse hypocrisie de l'ex-évêque de Teruel, la merveilleuse réponse, à notre avis, c'est celle que nous lui donnons aujourd'hui. »

Nous n'avons pas l'intention d'épuiser le répertoire. Mais ce serait dommage d'omettre cette grossièreté finale dont l'auteur, plus ou moins littéraire, est un certain Angel Samblancat. Nous la trouvons dans *El Diluvio* du 20 janvier : « De Fray Anselmo Polanco y Fonseca, l'aigle mitré de Teruel, capturé par nos troupes, nous ne savons que ce qu'en disent les journaux. Nous avons un ami dont l'âne s'appelait aussi Anselmo : le père de cet âne n'était, naturellement, pas un Père de l'Église. Il l'a vendu, de telle sorte que j'ignore si l'âne a suivi la carrière ecclésiastique et s'il est devenu l'évêque de Teruel. »

Convenons que les témoignages en question ne laissent pas de place au doute. A travers de vaines et d'inopérantes parades d'humanité et de libéralisme, court aussi impétueusement qu'aux meilleurs jours de la terreur madrilène la veine criminelle des républicaino-marxistes, chez qui la moquerie et le sarcasme, servent au contraire de stimulants, d'excitants. Que deviennent là les garanties du droit des gens ?

Le magnifique exemple de l'évêque de Teruel

Mais replaçons-nous dans le salubre climat moral des grands exemples. Et regardons, en face de la bête humaine, l'exercice des plus hautes vertus, telles que les personnifie Fray Anselmo Polanco, évêque de Teruel, de la grande tradition espagnole, fertile en saints, en héros et en martyrs. Un écrivain nord-américain, partisan des Rouges, Lawrence-A. Fernsworth, alla au front de Teruel avec la seconde expédition de parlementaires travaillistes. Il parla avec Fray Anselmo Polanco dans sa prison ; et la presse rouge, en relatant les termes de l'entrevue, manifeste son étonnement pour la fermeté du prélat et retrouve toute son amonition pour lui prédire de terribles représailles.

A la question que le journaliste lui posa sur la fin de la guerre, l'évêque répondit ceci : « Nous sommes incompatibles avec vous, et la seule façon dont la guerre peut se terminer c'est par la victoire de Franco. » Le journaliste tenta de prendre en faute le Prélat sur la question des secours étrangers, et celui-ci répondit avec netteté : « Les Italiens sont idéalistes et ils combattent pour les mêmes théories que nous. Nous sommes des frères unis dans une cause commune... » Ainsi pour toute l'entrevue : pas une faiblesse.

Prenez note...

« Les jours passent, écrit *El Dia Grafico* de Barcelone, le 23 janvier dernier. Et la vie de l'évêque se prolonge. » Prenez note, vous tous qui n'avez pas encore perdu la notion honnête et saine de ce qu'est une guerre dans une société civilisée. Prenez note, car l'épisode de l'évêque de Teruel, si instructif et dramatique, donne beaucoup à réfléchir. Il y a, dans les carrefours diplomatiques du monde actuel, des philanthropes qui ont été très émus par de prétendues exécutions que l'Espagne nationale aurait faites chez les aventuriers des brigades internationales. Or, il n'en est rien. Ces aventuriers ont bien plutôt reçu la faveur d'être rapatriés. Les diplomates en question semblaient beaucoup s'intéresser aussi au sort des ministres de la République d'Euzkadi. Le sentiment chrétien du devoir, qui caractérise notre chef, servira certainement de point d'appui à ceux qui, légitimant leur intérêt par les règles juridiques et humanitaires de la guerre, se préoccupent de la justice et du droit, en pensant à Fray Anselmo Polanco, évêque de Teruel, chez les Barbares.

«...UN MOT DE COMPASSION FRATERNELLE...»

L'épiscopat catholique de Grèce a répondu à la lettre pastorale collective de ses collègues d'Espagne, par cette lettre émouvante :

Votre cri douloureux n'a pas été en nous — évêques et vicaires diocésains catholiques de Grèce — elle a augmenté l'affliction que nous ressentons depuis plusieurs années, mais particulièrement depuis le début de la guerre fratricide qui se déroule dans votre patrie, et qui émeut le monde chrétien et civilisé.

Les descriptions détaillées ou les simples notes que publie la presse mondiale sur les persécutions, les assassinats froidement organisés et la férocité satanique déchaînée sur la pauvre Espagne, avec le martyre des citoyens, des religieux, des prêtres et de nombreux évêques, et la dévastation et la destruction sauvages de tant de monuments et de villes entières rasées, nous font pleurer pour vous et nous font prier le Seigneur pour qu'il tienne compte de tout ce sang versé, et qu'il abrège les jours de votre tribulation.

Aujourd'hui, en lisant votre lettre collective, notre cœur saigne avec le vôtre, et nous éprouvons le besoin de vous adresser un mot de compassion fraternelle.

Notre Grèce, elle aussi, fut sur le point de succomber à l'ouragan de la folie bolchevique. Et nous rendons grâce à la Miséricorde divine d'avoir donné à l'homme qui nous gouverne l'intuition du danger et de la force de le prévenir et de le surmonter.

Vous, frères infortunés, vous n'avez pas en ce bonheur. La Providence, aux desseins insondables, a permis que votre pays souffrit le martyre, après la Russie et le Mexique, et plus douloureux encore.

Cependant, si, aux premiers temps de l'Église, le sang des martyrs fut une semence de chrétiens, nous sommes persuadés que la Divinité prépare aux Espagnols des jours de gloire et de sainteté, encore plus brillants que ceux qui lui ont valu dans le passé sa juste réputation d'héroïsme et qui en feront, dans l'avenir, un objet de pieuse envie pour les autres peuples.

Nous vous remercions, vénérables pasteurs, de votre lettre. Nous continuerons à prier pour que le Seigneur rapproche le jour du triomphe final et définitif de votre cause, qui est celle du monde chrétien et civilisé, et le jour où seront restaurés la paix et l'ordre dans toute la chère et glorieuse Espagne.

Nous vous baisons les mains, non seulement comme à des « oints du Seigneur », mais comme à des martyrs et à des pères et des frères de martyrs, dans l'espérance que vous voudrez bien nous faire généreusement participer à vos mérites, en les offrant pour la réalisation des aspirations et des désirs que nous avons en commun de voir s'accomplir l'union de nos frères éloignés et de tous les enfants du Rédempteur, sous la paternelle sollicitude de son vicaire.

Grèce, en ce jour de l'apôtre saint André, 30 novembre 1937.

Les archevêques de Corfou, d'Athènes et de Naxos. Les évêques de Santerini, de Syra et de Chio. Le vicaire diocésain des Arméniens d'Erzeroum. L'administrateur apostolique de Candie (rite romain). L'évêque d'Athènes (rite grec).

LA MUSIQUE DE L'ÉTERNITÉ

Quand le colonel Moscardo, défenseur de l'Alcazar de Tolède, fut secouru après soixante-dix jours d'une résistance étonnante, le message qu'il envoya d'entre les décombres de l'Alcazar, orgueilleux de son honneur inviolé, atteignit à un sublime que n'ont jamais dépassé les phrases classiques de l'histoire. L'esprit de ce grand roi Charles-Quint, créateur de l'Alcazar de Tolède, a sans doute communiqué à ses modernes défenseurs la ténacité, la sérénité et la foi. Allier les plus hautes traditions du passé au perfectionnement du présent, éviter les erreurs et faire revivre l'esprit et le sens de l'ancienne noblesse, n'est pas un songe, ainsi qu'on a pu l'observer, récemment. Avec un chef qui entraîne et une discipline restaurée, et des idéaux constructifs, le travail noble dont les Espagnols sont capables, devient évident. C'est pourquoi, même dans ces temps discordants, il nous est permis d'entendre des échos d'une harmonie surnaturelle, la musique de l'éternité dans les choses temporelles.

E. M. TENNYSON.

Elisabethan England (Tome V), qui vient de paraître.

Dans l'Alcazar de Tolède.



Les hôpitaux en Espagne nationale



L'Espagne de Franco a chassé la douleur des hôpitaux. Il suffit d'en visiter un pour y trouver la perfection en fait d'organisation sanitaire. Grands jardins où les blessés passent leur convalescence. Salles inondées de lumière. Galeries où l'on voit passer les figures — admirables de simplicité — des sœurs de charité. Travail anonyme et muet de tous les jours. Sur les lits des malades on a posé le crucifix. Des légions de jeunes filles — ayant oublié la vie des villes de l'arrière — cherchent un poste d'avant-garde dans les services de la Croix-Rouge. On dispose du matériel technique le plus moderne. Les équipes de chirurgiens se déplacent jusqu'aux lignes de combat. On veille avec l'attention la plus soutenue, avec les soins les plus minutieux, sur la vie de nos soldats blessés. La vieille tristesse des hôpitaux n'existe plus ici. Aujourd'hui, à l'intérieur de ces blancs édifices tout est clarté, tendresse et gaieté.

Un matin à l'hôpital

C'est en dehors de la ville. Sur une hauteur d'où l'on aperçoit, dans le lointain, la ligne bleue de la Sierra. Un matin d'hiver. Le directeur nous accompagne dans notre visite. Un colonel-



Le général Lopez Pinto préside l'acte solennel de distribution des médailles aux nouvelles infirmières.

légumes, poisson, viande — et qui leur font un peu oublier l'éloignement de la maman, et du foyer.

Au milieu de la salle, des infirmiers transportent une civière, sur laquelle est étendu un soldat que l'on vient d'opérer. On le dirait endormi. Dans toute la pièce, il y a eu quelques

Et, dans le premier regard qu'il jette sur eux, il y a le sourire heureux de qui recouvre la joie de vivre.

Une guerre sans épidémies

— Y a-t-il eu quelque épidémie pendant la durée de la guerre ?

— Aucune. Et c'est là encore un de nos grands triomphes sanitaires. Il y a, en Espagne, des régions où l'on est habitué à des cas de paludisme et de typhus. Les nécessités de la guerre ont contribué à rendre cette situation plus grave. Mais ces difficultés même, nous les avons surmontées. La science a pu vaincre ici la nature. Nous avons des blessés, mais jamais de malades par épidémie. Nous savons comment triompher même de l'hostilité de la température. Nous avons au moyen de l'électrothérapie, rendu la vie aux membres congelés de quelques blessés de Tétel.

Les équipes de chirurgiens

— L'évacuation des blessés évite des pertes n'est-ce pas ? demandons-nous.

— Bien entendu. Nous avons un grand nombre d'équipes chirurgicales qui se déplacent sur tous les fronts. Elles donnent là les premiers soins. De l'endroit où le soldat est blessé jusqu'à l'hôpital de l'intérieur, équipé avec tous les perfectionnements de la technique moderne, à peine si le transport dure trois heures. Les blessures à la tête et au ventre, qui nécessitent les soins les plus immédiats, n'occasionnent, chez nous, presque jamais la mort. Un service sanitaire organisé aussi parfaitement que le nôtre humanise la guerre. Et, comme il s'étend jusqu'aux premières lignes, il arrive, dans la plupart des cas, à sauver la vie aux blessés. Nous aussi, nous opposons à l'ennemi un front de combat. La science et la charité sont avec nous pour lutter contre les souffrances de ce conflit. Et, même pour soigner les soldats ennemis tombés sur le champ de bataille, les médecins militaires de l'Espagne nationale rivalisent d'efforts et de générosité.



Salle d'opérations.

Comment l'on traite les blessés rouges

Un blessé recueilli par nos ambulances après le combat est toujours, quel que soit le camp auquel il appartienne, un homme à qui la science doit prêter ses services. Telle est notre politi-

que. A l'opposé de celle que les rouges appliquent, non seulement à nos blessés, mais encore aux leurs. Ils ont découvert le moyen le plus facile d'évacuer leurs blessés : une balle dans la tempe. Quand ils ne peuvent les ramasser, ils les achèvent. C'est seulement, quand la rapidité de notre avance ne leur en laisse pas le temps, que les blessés de leur armée, quand ils tombent,

Hôpitaux du front

ont assurés de vivre. Mais ces malheureux, que l'erreur ou la panique a forcés de s'enrôler dans les rangs de l'ennemi, l'Espagne nationale n'a pour eux que des gestes de compassion. La femme du général Lopez Pinto, chef de la sixième région militaire, est un exemple vivant de cet esprit d'humanité. Cette dame préside une junte de protection du blessé. Chaque semaine, elle visite les hôpitaux de Burgos. Elle apporte aux malades des vêtements, des livres, des cigarettes, des sucreries. Il y a là des soldats de notre armée et des prisonniers rouges. Elle leur distribue, sans distinction, ses cadeaux et ses paroles de consolation chrétienne.



Salle de convalescents.

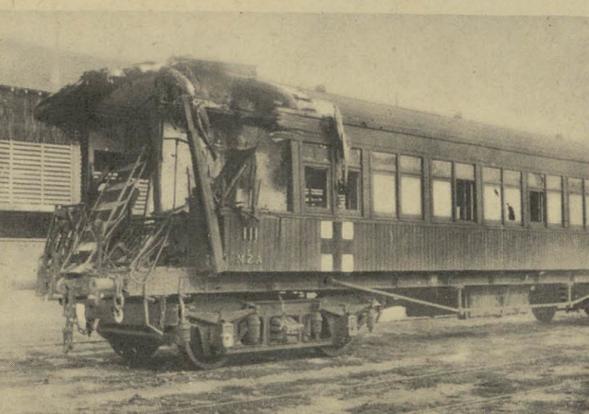
médecin, qui porte par-dessus son uniforme la blouse blanche du chirurgien. Les blessés — tous des soldats et naguère ses subordonnés — sont aujourd'hui les amis, les camarades de celui qui leur a sauvé la vie. Il circule entre lui et ces jeunes gens un courant d'intimité, de cordialité. Paternellement le colonel va parcourir, lit par lit, la grande salle de l'hôpital. Il donnera des ordres aux médecins auxiliaires. Et aux infirmières, des conseils pour les aider dans leur travail.

— Il y a, dit-il, des milliers de jeunes filles qui font le service d'infirmières dans les hôpitaux. Elles viennent ici matin et soir. Elles traitent les blessés comme si c'étaient des enfants. Elles les comblent de soins et d'attentions. Et ils éprouvent pour elles une grande vénération. Les femmes ont joué un rôle important dans notre guerre. Elles admirent nos blessés. Le stimulant de leur présence a contribué à ce qu'aucun Espagnol ne s'est dérobé aux devoirs qu'impose l'heure actuelle. L'organisation sanitaire de l'Espagne nationale, continue le directeur, est une preuve de la foi et de l'esprit de sacrifice qui animent notre jeunesse. Car elle n'a pas un seul instant failli aux dures obligations de la tâche qui lui incombe depuis la première heure du mouvement national. Les médecins civils se sont engagés dans les services de l'armée avec un sentiment patriotique exemplaire.

Nous parcourons ensuite les dépendances de l'hôpital. C'est l'heure du déjeuner. Les infirmières bavardent et rient avec les blessés. Le menu est magnifique. La plupart des hospitalisés sont des convalescents. Assis dans leur lit, ils mangent avec avidité les plats qu'on leur sert —



Hôpital militaire de Melilla bombardé par l'aviation rouge, le 6 avril 1937.



Train-ambulance canonné par les rouges.



L'hôpital-clinique de Saragosse bombardé par l'aviation rouge, le jeudi saint de 1937.

que. A l'opposé de celle que les rouges appliquent, non seulement à nos blessés, mais encore aux leurs. Ils ont découvert le moyen le plus facile d'évacuer leurs blessés : une balle dans la tempe. Quand ils ne peuvent les ramasser, ils les achèvent. C'est seulement, quand la rapidité de notre avance ne leur en laisse pas le temps, que les blessés de leur armée, quand ils tombent,

Il y avait d'autres hôpitaux, à Grinon et à Getafe. Sur eux tous, flottait le drapeau blanc de la Croix-Rouge. Mais sur celui de Getafe, au mépris des lois de la guerre et des plus élémentaires principes d'humanité, les rouges assouvirent leur rage impitoyable. Et, certains jours, il fut bombardé, alors que les salles étaient remplies de blessés. Il fallut l'évacuer. La mitraille ennemie en avait fait une ruine.

Contre la Croix-rouge, symbole de paix

La tactique employée par les marxistes de Getafe s'est étendue depuis à toute l'Espagne. Au cours d'un des premiers raids aériens de l'aviation ennemie sur Burgos, leur objectif préféré fut un hôpital. Les trains d'ambulance qui effectuent l'évacuation des blessés portent de grandes croix rouges que, dans toutes les guerres, on a respectées comme le signe international de la paix. Mais l'aviation et l'artillerie au service des rouges se sont spécialisées dans l'attaque de ces convois, où l'on transporte justement des hommes hors de combat.

Ces adversités ont trempé le caractère de ceux qui collaborent à la tâche nationale de l'organisation sanitaire : médecins, sœurs de charité, infirmières. Tous les jours, à toute heure, auprès de la souffrance. Sans un geste de lassitude. Toujours un sourire de bonté sur les lèvres. Sacrifice constant de l'arrière, à l'unisson de ceux qui pâtissent et qui combattent sur le front. Telle est l'unité de l'Espagne renaissante, forte aujourd'hui par son jeune esprit de discipline et de sacrifice, par ses soldats.

LES ARMES ET LES LETTRES

Les armes exigent de l'esprit, tout comme les lettres. CERVANTES (DON QUICHOTTE, II^e P., Chap. XXXVII).



Saint Joseph de Calasanz reçoit la communion.

Les Goya que Paris ne voit pas



Visiter l'exposition de l'Orangerie de celui qui, dans Belle Jeunesse, vient de conter (de manière insuperable, suivant l'expression d'un Navarrais de qualité) « L'histoire du Curé de Monarri » ; avec l'homme qui aime et qui comprend « ce peuple espagnol, expansif, artiste et noble » (on a lu et relu, dans La Vierge sur le fleuve, ces pages puissamment évocatrices et frémissantes : le voyage de Salamanque à la Alberca, le portrait de Mgr de Diego-Alcala et le pèlerinage de Notre-Dame de la Pena de Francia) ; visiter, disons-nous, les Goya de l'Orangerie avec Joseph Ageorges est un enseignement et un régal.

Goya... Il y a quelque vingt ans nous découvrons sa première toile chez les Chartreux de Saragosse. Le Prado nous la montra plus tard, dans toute sa diversité et sa magnificence. La chapelle de San Antonio de La Florida, en la greche bantive de Madrid, à deux pas de la Gare du Nord, nous révéla, autant que son génie, les ressources infinies de son âme mystique et tendre, de son âme formée, élevée par les Escolapios de San José de Calasanz dont la règle est : « Ama y haz lo que quieras », « Aime et fais ce que tu voudras ». Qu'est devenue cette fresque, éclatante et pure symphonie de la souffrance et de la charité ? Les splendeurs de la coupole : la scène au Miracle de saint Antoine, ces mouvements et ces expressions innombrables de la foule, ces deux anges qui, au dire du grand José de la Pena sont peut-être l'œuvre la plus représentative de Goya... On tremble à la pensée qu'une bombe ou des mains sacrilèges ont pu ou pourraient les briser, les anéantir.

Mais, revenons à l'Orangerie qui présente un ensemble de Goya, constitué avec les collections des Musées du Louvre, de Lille, de Castres, de Besançon, d'Agon, de Mme la Vicomtesse de Nouilles, de MM. Forsyth Wikes, Arthur Sachs, David-Weill, Bamberg et Lucas Moreno. « Goya ! Quel monde ! observe Joseph Ageorges. Et quel maître !... Ici se devinent un Delacroix, un Daumier, un Manet, un Gros, un Géricault. Il n'est pas jusqu'à cette tête de mouton qui n'annonce, déjà, le... surréalisme... Tout est dans Goya... Mais, chers Bayonnais, pourquoi n'avez-vous pas voulu que Paris admire les Goya de votre collection ? La cité, dont les Musées sont parmi les plus beaux et les plus riches, est-elle jalouse de son patrimoine artistique au point de n'en réserver le bénéfice qu'à ses seuls enfants ? — M. René Huyghe, conservateur des Peintures du Musée du Louvre, nous renseigne sur cette omission regrettable, dans une lettre au

directeur des Beaux-Arts, lorsqu'il écrit : « Un seul absent : le Musée Bonnat, à Bayonne. Mais si le Duc d'Osuna, le Goya par lui-même et la Communion de San José de Calasanz n'ont pu être déplacés, ce n'est point la faute de la bienveillance de la ville. Seules, les volontés du donateur ont interdit le déplacement. »

« — Une idée : puisque l'Occident s'attache à présenter à ses lecteurs des sujets d'élévation esthétique et morale, pourquoi ne lui offririez-vous pas les reproductions des Goya que Paris ne voit pas : de ces Goya de Bayonne où il semble que l'auteur a plongé jusqu'au fond de l'âme de ses modèles, leur arrachant le portrait moral pour le fixer sur la toile, en traits précis et vivants ? »

« — Comme Baudelaire le soulignait déjà, avec une plénitude et une certitude de moyens que l'on constate plus encore qu'on ne l'explique... Eh bien ! Il sera fait selon votre désir et non seulement les Parisiens, mais encore — qui sait ? — quelque Bayonnais (on ignore, parfois, ou on néglige son premier voisin...) admireront les quatre merveilles quasi inconnues du Musée Bonnat, car il y a aussi le Forçat enchaîné qu'a oublié M. le Conservateur du Louvre. Est-il rien de plus pathétique, de plus tourmenté, de plus pitoyable ? Tout le réalisme de l'Aragonais nous apparaît : ce visage, ces mains, ces poignets, ces jambes, par l'expression à la fois implorante et haineuse, par leur crispation exacerbée, évoquent le Dante le plus horrifiant... »

Voici donc le portrait en pied de Don Francisco de Borja, dixième duc d'Osuna et le Goya par lui-même, dont le brillant écrivain de Le Sour et le Muet, notre ami Jean d'Elbée a dit : « Jamais main de peintre ne se fit plus douce pour rendre plus menaçante expression. On a peine à soutenir le noir et fixe regard, sans le moindre reflet, et qui contient tout l'effrayant inconnu de l'Espagne. L'homme de ruendetodos semble vous dire, à travers ses lèvres contractées : Laissez-moi. Ne me jugez pas. J'ai vu trop de choses en dehors de moi et en moi. Je ne veux pas être jugé... »

Et voici San José de Calasanz, fondateur de l'Ordre des Escolapios, qui avant de mourir, reçoit la communion en présence de ses disciples et de nombreux fidèles. A genoux devant le prêtre, San José mourant est presque aussi grand que lui... Remarquez le visage illuminé... L'extase.

Le compatriote du saint, l'ancien élève des Escolapios de Saragosse a fait cette œuvre, suivant sa propre expression con verdadero carino, avec un véritable amour et, parce qu'il y a mis tout son cœur et sa foi profonde, l'auteur des Caprices, des Sorcelleries et des Extravagances a fait une œuvre impérissable.

ALFRED CAMDESSUS.

LA SPIRITUALITÉ DE LA PEINTURE ESPAGNOLE

Quelque surprise que puisse nous causer cette conception, il apparaît bien que les artistes espagnols considéraient leur œuvre avant tout comme un apostolat. Il ne leur venait pas à la pensée de choisir d'autre but. Peindre un paysage pour lui-même leur fut apparu comme une folie, et ce sera une révolution, le signe des temps nouveaux, le jour où Philippe IV commandera à Vélasquez l'expulsion des Morisques, aujourd'hui détruit, et l'admirable reddition de Bréda. Avant de songer à des fins artistiques, ils se préoccupaient d'abord d'inciter à la foi, par leurs thèmes, par le réalisme de leur exécution, les fidèles qui, dans les églises, les couvents, les oratoires viendraient prior devant ces images saintes. Car ces tableaux devaient être, avant tout, des images, et tel était bien le sentiment d'un Greco lui-même, formé aux traditions des icônes byzantines.

Pour ces Espagnols, qui vivaient sans bruit, sans ambitions, dans le « château intérieur » de leur vocation, l'art avait d'autres fins.

Tous, quand ils exécutaient une œuvre, ils s'efforçaient d'atteindre cet idéal que Vélasquez trouvait réalisé dans le Christ, lavant les pieds de ses disciples, du Tintoret : « La vérité même plutôt qu'une peinture. »

Quand la foi perd de sa force, la religion sa primauté, ces vertus à la fois pratiques et spirituelles qui avaient fait la gloire de cet art persistèrent chez les plus grands, chez ceux qui continuaient à étudier leurs illustres devanciers.

C'est encore sur ces réserves de la raza, pour reprendre le mot si lourd de sens d'Angel Gavinet, que vivent aujourd'hui même les meilleurs maîtres d'outre-monts, un Zuloaga, un Zubiaurre, un Sert, un Bilbao.

G. GRAPPE.

FUENTE OVEJUNA pillée par les Rouges

A Paris, au « Théâtre du Peuple », qui s'est installé dans le local du théâtre Sarah-Bernhardt, on a représenté une adaptation de Fuente Ovejuna, de Lope de Vega. Etant donné les interventions politiques notoire de cette représentation, le sens idéologique que l'on attribue au célèbre chef-d'œuvre et la personnalité d'un de ses traducteurs, M. Jean Cassou, communiste français spécialement attaché au « Frente popular » espagnol, il faut voir là, indiscutablement, un acte de propagande.

L'utilisation par les Rouges de Lope de Vega et de sa pièce aurait de quoi nous surprendre, s'il n'y avait pas un précédent, en quelque sorte double : on l'a portée à la scène, voici quelque dix ans, en Russie soviétique, puis plus tard, dans le Madrid républicaino-marxiste par la compagnie « La Barraca ». Mais, dans ces deux cas, il fallu procéder comme pour Fuente Ovejuna, c'est-à-dire massacrer la pièce pour supprimer les passages qui risqueraient de porter préjudice à la thèse soutenue (et il y en a pas mal), et pour insister sur ceux qui pourraient la justifier (et il n'y en a guère). Mais, il est évident que, dans cette sorte de tripatouillage, de truquages et de profanations, les Rouges sont admirablement entraînés. La littérature classique, elle aussi, les tente...

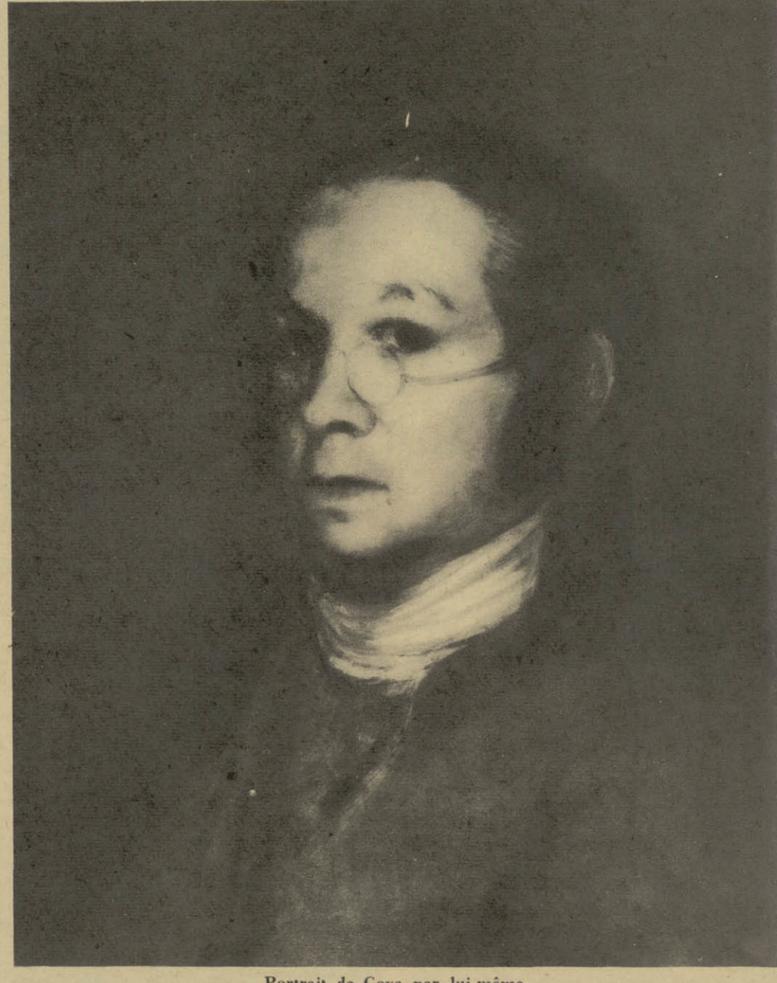
Commençons par déclarer que, en effet, dans Fuente Ovejuna, le peuple se soulève en masse contre le commandeur de Calatrava, qui le gouverne en maître. Ce grand seigneur est assassiné dans un accès de colère par les paysans qui se vengent ainsi de toutes les vexations et de tous les outrages qu'il leur a fait subir. Mais, dans le texte magistral de Lope, n'apparaît nullement le principe révolutionnaire et anarchiste selon lequel un peuple peut se faire justice soi-même. Au contraire, le principe dont l'œuvre s'inspire est celui — tout conservateur — de la loi de l'Etat, incarné dans la réalité historique. C'est précisément parce que la leçon dernière et définitive qui ressort de Fuente Ovejuna n'est personifiée rien moins que par les rois catholiques, que l'intervention de ces derniers fut supprimée complètement à Moscou et à Madrid. A Paris, cette opération n'a porté que sur certains passages du second acte, indépendamment de quelques autres modifications ; par exemple celle qui consiste à remplacer la scène des fiançailles par une autre, totalement différente, extraite de Périlances et le commandeur d'Ocana, ainsi que nous l'apprenons par les journaux parisiens qui nous informent de ce détail. Mais ce détail tombe sous le coup de la loi, car, enfin, il s'agit d'un attentat à une propriété intellectuelle et historique.

Au seul point de vue de l'esthétique, il est inadmissible qu'un texte classique soit mutilé, dans une intention ou dans une autre. Mais que dire de celle-là qui, outre son caractère d'irrespect artistique, tente de servir la thèse circonstancielle d'un parti politique ? On peut, c'est indiscutable, quand il s'agit d'un courant de la pensée humaine, parler de précurseurs, d'anticipations... Mais il est franchement extravagant d'essayer de retrouver, dans la grande époque espagnole des XVI^e et XVII^e siècles, le pressentiment d'une révolution du genre marxiste. De toutes manières, l'auteur susceptible de fournir des textes dans ce sens ne saurait être Lope de Vega, ecclésiastique et familier du Saint-Office, homme parfaitement représentatif de l'Espagne de son temps, encastré à sa pleine satisfaction dans le système de la monarchie catholique, et exalté, dans une grande partie de son œuvre, par cette pure foi religieuse qui lui inspira ses « rimas sacras », plusieurs poésies et des sonnets comme celui-ci, si connu :

Quando en mis manos, Rey Eterno, os miro,
Y la candida victima levanto...

Même par exception, on ne saurait trouver une œuvre pré-marxiste dans Fuente Ovejuna, car le sujet, agrandi par le poète, ne peut, historiquement, être plus ordinaire ni plus simple, ni offrir des données plus significatives du contraire de ce qu'on a voulu en tirer.

Lope de Vega a découvert l'histoire de la mort de Fernan Gomez dans la « Chronique



Portrait de Goya par lui-même.

des trois ordres militaires » de Rades y Andrada, comme il aurait pu trouver, à cette source ou dans d'autres analogues, maintes anecdotes semblables, vu qu'elles abondent dans l'histoire des domaines féodaux que les rois catholiques s'approprièrent à liquider. Luttés dans lesquelles le peuple se soulève contre ses seigneurs, sous le parrainage de la couronne elle-même, et nullement pour obéir à une volonté de subversion. Les maux de cette époque étaient faciles à localiser et l'on y remédiait localement, sans que cela empêchât les rois, inspirés par la pensée politique de la renaissance de la patrie, d'élaborer un Etat nouveau et fort, d'une continuité saine et féconde.

L'interprétation de Fuente Ovejuna, par Menéndez y Pelayo est la seule exacte ; car le grand historien de la littérature espagnole reconnaît que : « Si le drame de Lope est parfaitement démocratique, il est aussi profondément monarchique. »

Le tumulte anarchique qui s'empare pour quelques heures de l'âme de Fuente Ovejuna se résout dans le cri de : « Vive Ferdinand et Isabelle, et mort aux traîtres !... » que le chœur reprend avec ferveur, en lui faisant subir de légères variantes. La plus longue est celle-ci, que prononce Frondoso, héros de l'intrigue d'amour qui sert de prétexte au plan et au développement de la pièce :

Vive notre belle Isabelle,
Vive Ferdinand d'Aragon !
Car tous les deux, ils ne font qu'un,
Elle et lui pour jamais unis ;
Et que par la main saint Michel
Les amène tous deux au ciel !
Qu'ils vivent encor très longtemps
Et que meurent tous les tyrans !

L'atmosphère du drame est, pour ainsi dire, saturée par l'attachement et l'amour des sujets

pour leurs souverains. Idée exprimée par cette invocation du maire :

Sire, nous voulons être à toi,
Tu es notre roi naturel...

Toutes les allusions qui situent, aux points de vue historique et géographique, Fuente Ovejuna, s'accordent à ce ton : et c'est bien naturel, étant donné l'intuition géniale avec laquelle Lope montra sur la scène l'âme de sa patrie.

Avec l'éternel refrain de : « Vive nos souverains », alternent les professions de foi en Dieu et d'accord avec les idées traditionnelles d'honneur chevaleresque, de gloire militaire, de fidélité conjugale, de loyauté envers le suzerain... La croix et l'épée sont les éléments de mainte métaphore ; et la formule la plus significative de la pensée politique qui pourrait inspirer le drame — si tant est que nous ayons le droit d'attribuer à Lope une intention de ce genre — c'est : « Donne-nous ta royale protection !... » Et, en effet, c'est à la protection royale que recourent les paysans indignés de Fuente Ovejuna. Et c'est parce qu'ils ont raison de s'indigner que le roi Ferdinand, Justicier comme tous les rois de notre théâtre classique — leurs interventions sont quasi rituelles — sanctionne leur révolte. Mais il convient de remarquer que, si les gens de Fuente Ovejuna promettent la tête du commandeur au bout d'une pique, ils défilent aussi derrière un écu aux armes du roi. Et comme la réparation du tort qu'on leur a fait entre parfaitement dans les attributions de son pouvoir, le roi Ferdinand conclut :

Le village est donc bien à moi,
Puisqu'il s'est prévalu de moi.
Et l'on verra si, désormais,
Un commandeur peut y régner !...

C'est bien cela : le peuple passe de la suzeraineté du seigneur à celle du roi. Tout commentaire est superflu. Cette vengeance populaire, décidée et accomplie dans un cadre éminemment authentiquement national, qu'attelle à voir avec l'inspiration destructrice de Mossou ? La moralité de cette pièce — à supposer qu'elle en ait une — peut-elle d'aucune façon concorder avec le sens révolutionnaire et anarchiste des Fronts populaires d'ici ou d'ailleurs ? La comparaison de Fuente Ovejuna avec une révolution teintée de rouge par le marxisme et par le sang versé de ses crimes ne pourrait que souligner le contraste expressif et violent de ces deux choses. Il est vrai que ce n'est point Fuente Ovejuna que le « Théâtre du Peuple » a représenté à Paris, mais Font-aux-Cabres (1) : texte original de Lope de Vega, dénaturé par MM. Jean Cassou et Jean Camp, qui ont pris un tableau historique et moral de l'Espagne classique pour le placer dans un éclairage qui en accuse certains effets accidentels et qui laisse dans l'ombre les autres : les plus importants et les plus significatifs.

C'est ainsi que MM. Jean Cassou et Jean Camp prétendent offrir l'ouvrage au public. « Font-aux-Cabres est pour vous », tel est le titre de l'information que nous lisons sur ce sujet, dans le Populaire du 9 février. Ce qu'on offre là au peuple révolutionnaire, c'est le résultat d'un nouvel acte de vandalisme. Il n'est pas de violence que les Rouges n'aient commise, pas de cité qui ait échappé à leur folie. Ce village cordouan que Lope de Vega, catholique et Espagnol, avait fait pour toujours entrer dans l'histoire, ils ont trouvé moyen de le piller.

(1) Fuente Ovejuna se traduit exactement par Font-aux-Brebis et non point par Font-aux-Cabres, qui exigerait dans l'original : Fuente-Cabria (Fontaine aux chèvres).

LISEZ :
LE MARTYR DES ŒUVRES D'ART
album de l'Illustration.
DRAPEAU DE FRANCE, reportage sur les « asilés » de Madrid (Ed. Sorlot).

OCCIDENT

Paraît les 10 et 25 de chaque mois. Le numéro : 0 fr. 75. L'abonnement par trimestre : Paris, départements et colonies : 4 fr. 50 ; étranger : pays accordant une réduction de 50 % sur les tarifs postaux : 6 fr. 75 ; autres pays : 9 francs.



Forçat enchaîné.